

# L'Arène Du Peuple.





David Law

# L'Arène du Peuple

Illustrations :

Filip-o-Filipovitch

Angoissec Tôseul

Août 1987

(Revival 2020)

## TABLE DES MATIÈRES

---

<b>PRÉFACE</b>	<b>7</b>
<b>PROLOGUE</b>	<b>9</b>
<b>VENDREDI 31 JUILLET</b>	<b>11</b>
<b>SAMEDI 1ER AOÛT.</b>	<b>18</b>
<b>DIMANCHE 2 AOÛT</b>	<b>23</b>
<b>LUNDI 3 AOÛT</b>	<b>39</b>
<b>MARDI 4 AOÛT</b>	<b>45</b>
<b>MERCREDI 5 AOÛT.</b>	<b>53</b>
<b>JEUDI 6 AOÛT</b>	<b>59</b>
<b>VENDREDI 7 AOÛT.</b>	<b>68</b>
<b>SAMEDI 8 AOÛT.</b>	<b>71</b>
<b>DIMANCHE 9 AOÛT</b>	<b>78</b>
<b>LUNDI 10 AOÛT.</b>	<b>87</b>
<b>MARDI 11 AOÛT</b>	<b>91</b>
<b>MERCREDI 12 AOÛT</b>	<b>99</b>
<b>JEUDI 13 AOÛT</b>	<b>104</b>
<b>VENDREDI 14 AOÛT</b>	<b>115</b>

<b><u>SAMEDI 15 AOÛT.</u></b>	<b><u>125</u></b>
<b><u>DIMANCHE 16 AOÛT.</u></b>	<b><u>130</u></b>
<b><u>LUNDI 17 AOÛT.</u></b>	<b><u>143</u></b>
<b><u>MARDI 18 AOÛT.</u></b>	<b><u>150</u></b>
<b><u>MERCREDI 19 AOÛT</u></b>	<b><u>160</u></b>
<b><u>JEUDI 20 AOÛT.</u></b>	<b><u>170</u></b>
<b><u>VENDREDI 21 AOÛT.</u></b>	<b><u>181</u></b>
<b><u>SAMEDI 22 AOÛT.</u></b>	<b><u>186</u></b>
<b><u>DIMANCHE 23 AOÛT.</u></b>	<b><u>195</u></b>
<b><u>LUNDI 24 AOÛT.</u></b>	<b><u>213</u></b>
<b><u>MARDI 25 AOÛT.</u></b>	<b><u>217</u></b>
<b><u>EPILOGUE -MERCREDI 26 AOÛT.</u></b>	<b><u>229</u></b>



## PRÉFACE

*En 1987, nous étions jeunes et libres et la vie moins prévisible. Pas d'internet, de GPS, d'ordinateurs ou de téléphones portables. Epoque magique et révolue où les interdits n'existaient que sur le papier. Tu te souviens ? Nous avons la vingtaine et nous prenions la route sans nous soucier des lendemains, à jouer de la musique, fumer des pétards, parler aux filles et refaire le monde. Ce mois d'Août 1987 est un pur moment de rock'n'roll. Nous avons traversé la France de long en large, à l'assaut de nos rêves et de nos convictions, nous avons lâché les chiens, évacué nos doutes, accroché les étoiles, surfé sur les nuages. Ce carnet chaque jour s'est rempli d'aventures et de croquis craquants, témoignages indélébiles de nos vies d'avant, quand nous avons la jeunesse et la foi dans un espace sans fin où tout était possible.*

*2020 et trente-deux ans plus tard, je reprends le projet, dans l'urgence de le livrer aux jeunes générations, dont le monde est devenu, me semble-t'il, triste et froid, impersonnel et complexe, robotisé sans amour, manipulé sans détour.*

*Un cri dans le néant, un appel à l'insurrection. Réveillez-vous ! Il est encore temps pour la...révolution !*

*David Law, 2020*



## PROLOGUE

Paris c'est moche quand vient l'été. Quand je pense à ce paquet d'enfoirés imbibés de crème sous les soleils tropicaux, j'angoisse avec Filip dans le béton Parisien. Depuis l'été dernier, depuis un soir à Bandol pendant lequel j'ai assisté à un concert dans la rue, depuis que j'ai lu sur les visages des musiciens la joie de vivre, j'ai dans la gorge en travers cet imminent projet : Jouer à mon tour dans les rues et vivre comme un vagabond. Depuis trois mois j'échafaude avec Filip notre départ. Filip marche à la Vodka, la guitare et les pompes pointues. Je marche au Synthé, je trippe Baskets et la Vodka pas mal aussi. Dans le projet intervient Poy, Yop à l'envers, si vous préférez, Poy le chanteur maléfique et vampire à ses heures, il est présent au départ de l'idée même si nous savons que c'est difficile de se fier à ce mec qui toujours fait ce qu'il veut. Après Juin vient Juillet, je ne vous apprends rien. Beaucoup de choses nous retiennent à Paris. Je dois m'inscrire au conservatoire du cinéma et c'est ce que je veux et je dois attendre que l'argent se débloque du côté des fonctionnaires de la banque pour payer l'école. Filip quant à lui attend de vendre le tableau de quatre mètres qu'il a peint en Juin. De source d'une mythomane maladroite, il attend cet américain mystérieux comme l'Arlésienne qu'on ne verra jamais. Au début Juillet j'achète un petit synthétiseur de voyage assez performant quand même, et nous mettons en place six ou sept morceaux. Dans le cou-

rant Juillet je rencontre Pascale, qui paraît s'amouracher un peu. Le 20, elle me propose un voyage de dix jours dans les îles Baléares. Ça m'ennuie vis-à-vis de Filip d'accepter, mais pouvais-je refuser ? Nous nous organisons. Je taxe le Dobby 15 Watts de mon frère, Filip en achète un de 10. Nous avons un micro, un manche à micro (à balai), trois jacks disponibles, la guitare, le Synthé et à peu près deux jeux de cordes. Nous avons définitivement perdu Poy qui a glissé sur un très mauvais plan... L'américain quant à lui reste ce trouble visage sans raisons ni formes. Août approche, les événements se succèdent, les situations s'interpénètrent, la tension monte peu à peu. Je ne veux plus des Baléares, ni de Pascale, ce que je veux de suite, c'est partir avec toi mon pote et oublier tout ça. Le 30, j'ai Pascale au téléphone et je le lui dis. Elle a l'air de comprendre, réfléchit, et me propose de nous emmener dès demain au péage de l'autoroute du Sud, celle sur laquelle les CRS SS ne cessent de passer, à 70 kms du cœur Parisien. J'appelle Filip un peu hystérique, nous partons demain.

## VENDREDI 31 JUILLET


Je me lève assez tôt, matinal et en forme, j'appelle le pote Filip que je réveille, j'y dis qu'il vienne quand il veut, j'y dis pense au couteau, prend un chapeau pour le stop, j'y dis tout ce que cinq minutes de temps me permettent et j'en oublie pas mal. Filip débarque une heure après, accompagné par sa môman, nous signolons les sacs et parlons préparatifs. Et j'te prends dix cassettes de Bauhaus, tiens j't'en r'file une, t'as pris du dentifrice pourquoi faire ? Ha. Te laver les dents... T'as une brosse ? Non ? Bon d'accord... Nous sommes très organisés. Filip a un sac de l'armée de la section marine, dont la guitare et le petit ampli prennent toute la place, ses fringues bouchent les trous. Moi j'ai deux sacs. Un bleu dans lequel le synthé rentre juste que c'est un miracle, et un vert pour l'ampli et la tonne de fils électriques de tous genres. J'emmène très peu de fringues, on n'en a pas besoin. A midi nous passons chez l'épicier du coin acheter un bon kilo de paella en boîte, nous nous efforçons de la finir bien convaincu que la suite ne sera que galère... au niveau blé, nous en avons un peu. J'ai joué le figurant lundi dernier pour la télévision, j'ai un peu plus de 1000 francs. Quand à Filip, sa mère lui a filé 1200 francs et une cartouche de Marlboro. Je note pour préciser que nous ne manquons de rien. Ah si... Une petite chose pour laquelle notre destination première est un petit tour en Espagne du côté de Port Bou, mais je passe.

① PROMOBAG Psychomorp No 003505  
345.62.53 et 54

Eing Zwei Drei Fier.

Synthe: Auto SASS  
CHORD.

Rythme: Country  
Tempo: 23

Sur: 49   
Aardoline.

④ PROMOBAG Psychomorp No 0035  
345.62.53 et 54

1cs C.R.S.SS.

Rythme. 8 BeAT  
Tempo 22

01.04.

ou 15

ou 62.

PROMOBAG  
345.62.53 et 54 No 003512

All We Ever Wanted  
Was Every Thing  
All we Ever Got WAS Cold.  
Get up, eat Jelly  
Sandwich Bars and Barbed wire  
Squash Every Week into a day  
The Sound of Drums is calling  
The Sound of the Drum has called  
Flash of Youth shoot out of Darkness  
Factory town.  
Hor To be the cream!

PROMOBAG  
345.62.53 et 54 No 00351

Stigmata Party.  
In a crucifixion ecstasy  
Lying cross chequed in agony  
Stigmata Bleed continuously  
Holes in head, hands, feet, and Wasp for  
Stigmata oh you Sordid Sight  
Stigmata in your splintered plights  
look to your crimson replica  
in holy Remembrance  
In Scarlet Bliss  
Stigmata Party.

Vers deux heures, Pascale est à la maison, nous chargeons les sacs dans le coffre et nous partons. Je ferme à double tour ma porte bleue, j'aime bien cet instant fatidique de la seconde pendant laquelle tu fermes le verrou, avec ce sentiment d'une dernière fois jusqu'à la prochaine. Enfin nous quittons Montrouge, puis Paris, on a la pêche incroyable ! Filip n'est pas vraiment confiant vis-à-vis de l'Auto-Stop, il me demande quelles sont mes ambitions de kilométrages pour la journée (il est déjà quinze heures). Je lui réponds que nous serons ce soir à Avignon, peut-être à Perpignan, pourquoi tu me traites de fou ? Pascale est adorable, elle nous pose à 100 mètres devant le péage de l'autoroute du sud. Des centaines de voitures font la queue, rangées comme un puzzle achevé. J'ai une conception très personnelle de l'Auto-Stop, il ne s'agit pas de rester au bord de la route le pouce tendu et d'attendre que la sympathie de l'autre se provoque, la sympathie il faut la provoquer. Aller de l'avant. C'est-à-dire profiter de ce que les voitures soient arrêtées pour frapper à la fenêtre du conducteur qui l'ouvre et demander verbalement avec le sourire un rien convivial qui s'impose s'il ne va pas où tu vas et pourquoi pas t'emmener. De cette manière, il se passe rarement dix minutes sans que tu ne trouves une proposition bien à propos. Dans le cas présent, je laisse Filip derrière le péage avec un panneau « Lyon – Avignon – Merci ! », et je me livre à une ballade sauvage entre les voitures des vacanciers impatients de pouvoir palper l'objet de leur impatience. Je choisis des voitures vides, à un ou deux gai-lurons. Je demande à deux personnes, non trois, qui refusent, avant

de dénicher un mec seul qui rejoint sa femme dans la banlieue de Lyon, même qu'il n'a pas l'air enthousiasmé de la revoir, à cause qu'il me le dit sans conviction. J'introduis ici Filip dans mes propos et l'autre ne change pas d'avis. Je vais chercher Filip et nous revenons à la voiture. Filip porte son chapeau, à cause de ses cheveux rouges qu'il enlève dès qu'il s'est introduit. Ha que c'est bon la coupe pétard ! Tout en roulant, nous discutons pas mal...Ce mec est professeur à Sartrouville des classes primaires. Je lui dis que je conçois que l'enseignement scolaire ne rime à rien, puis j'explique ce que je fais. Filip fait de même et nous trouvons matière à échanger. A 18h, nous arrivons sur Lyon, on s'arrange pour qu'il nous laisse à l'entrée de l'autoroute de Lyon vers le Sud, au péage pour être plus précis. Le temps que Filip fasse un autre panneau, j'ai déjà trouvé une voiture. C'est un architecte, très sympa, qui se rend à Marseille chez des amis. Il passe bien sûr à Avignon, non loin des sorties de l'Autoroute. A 22 heures, nous y sommes. J'ai le choix entre la sortie Sud et la sortie Nord, je choisis le sud. Je viens de faire ma première connerie de la journée. En conséquence, nous sommes bloqués pratiquement une demi-heure au péage de la sortie Sud et ceux dont nous sollicitons l'aide passent d'un air détaché. Filip trouve enfin un mec que la peur des flics a fait passer par là. Il nous explique qu'il n'a pas d'assurance, et ce n'est pas sa voiture, aussi fait-il dix kilomètres de plus pour éviter les grands axes et de rencontrer les gendarmes de la gendarmerie. Mais si...Vous savez...Les petits animaux bleus avec les képis...Nous parlons un peu. Je ne sais pas ce

qui lui prend mais il nous dégoute d'Avignon. Il nous sert quelques histoires bien sanglantes qui mettent en scène les autochtones bourrés qui tapent pour un rien qui ça leur plait. Il nous affirme que c'est la merde Avignon la nuit, et que notamment près de la gare, vaut mieux pas trop traîner. Nous ne sommes pas lâches ni paranoïaques. Non. Mais très influençables. C'est d'ailleurs pour ça que quand il nous laisse près de la gare à 11h du soir, nous quittons cette ville par le premier train, parce qu'il est un peu tard pour faire du Stop. Nous achetons au bar quatre gros sandwichs bien rassis, c'est meilleur comme ça, et nous prenons le train pour Nîmes. Nîmes est sur la route de Perpignan, pas Avignon. Dans le train nous trouvons deux places, gratuites, à cause que nous avons eu une bonne dose de chance depuis ce matin et que dans ce cas-là, nous pouvons facilement nous passer de billets. Nous sommes protégés. Le contrôleur doit dormir dans sa cabine en écoutant la dernière d'Indochine. Le seul mec gonflos, c'est un gros rugbyman qui parle à ses voisins de banquette et tout le wagon pourquoi pas tant qu'on y est. Il ne parle que de cogne, de castagne et de coups vicieux. J'irais pas le lui dire, mais je suis sûr que ce mec est un enfoiré. Le train parvient à Nîmes et nous le quittons. Nous venons de faire exactement mille kilomètres et les frais de la journée sont exactement au Troisième Top 23h, 59 mns et trente-six francs. Nous sortons de la gare, crevés, les sacs sont lourds. Pause. On finit de trier le jambon blême du jambon bon dans les sandwichs. Faut qu'on trouve un squat, n'importe quoi. Nous prenons les rues à droite de la gare, des longues rues sans d'autres horizons

que d'autres rues. Filip remarque une façade, que soit c'est la mairie, soit un hôpital, soit une école. C'est une école. Une seconde et je suis de l'autre côté du portail en pleine cour de récréation. J'appelle Filip et je lui dis de passer les sacs. Il met trois ans à les soulever et me rejoint en 24 heures. L'ambiance ici fait très film policier. Une cour carrée, immense, la nuit, le ciel étoilé, la lueur des réverbères en semi-ombres dans la cour, découpés par le quadrillage du grillage en carreaux au-delà d'un but de Hand-Ball. Des murs de tous les côtés, encastrés de portes dans tous les coins. Nous les essayons toutes et c'est une fenêtre qui la première, vient à s'ouvrir par simple pression de la main. Nous atterrissons dans les couloirs de l'établissement, c'est sans doute une école primaire, vu la gueule. Je me marre de retrouver une salle de classe comme je les ai toujours vues. A croire qu'ils manquent total d'imagination les architectes scolaires. C'est moche une salle de classe. Nous décidons que c'est bien ici et allons chercher les sacs du côté du portail. Chemin faisant, Filip repère une petite construction à l'écart des autres. Il n'y a pas de carreaux aux fenêtres et nous allons y faire un tour. C'est une salle de gymnastique et comme dans tous les gymnases qui se respectent, il y a ces gros matelas mousseux dans lesquels dès que tu plonges tu perds conscience de la vie au-dessus. On ramène les sacs, fiers tous les deux, quel panard, tu as vu tous ces matelas ? On s'installe. Je dirais même qu'on s'éparpille un peu, les chaussures à l'autre bout, les sacs dans les coins, un gros matelas chacun. Tranquilles quoi. Nous ne dormons pas, c'est pas que nous ne sommes pas

fatigués, non, mais c'est à cause des attaques successives du cortège aérien des moustiques du roi. Nous avons livré une guerre sans merci. L'ennemi finit par nous dissoudre vers cinq heures du matin, Filip se roule dans la seule couverture sur son moelleux matelas, je fuis l'ennemi par la fenêtre et je cours me planquer dans les couloirs de l'école. Je suis sain et sauf, touché quand même deux fois à la cuisse gauche, dans le cou, sur les bras et les mains. Je fais un petit tour pour me remettre. Je grimpe les étages et les couloirs à demi dans l'obscurité. Le jour se lève et le ciel blanchit. Je trouve enfin une place d'où je peux contempler sans gêne le ciel par-dessus les toits. J'ai la même sensation des couleurs que le ciel dans 37,2 le matin de Beinex. Je sais pas si tu vois. Vers six heures, je redescends, et je m'écroule dans un coin à l'ombre, loin des guerriers moustiques et de leurs épées tranchantes, loin du jour déjà levé sur Nîmes.

## SAMEDI 1<sup>ER</sup> AOÛT.

Merde. Je me lève et je suis encore plus crevé que tout à l'heure. Je branche les petites antennes derrière mes oreilles et je rejoins au radar le gymnase. Filip est dans le champ de bataille, la pièce est déserte, le vent souffle sur les cadavres épars et décharnés des moustiques du roi qui n'ont pu échapper la veille à la mort. Je reste silencieux, je prends un peu d'argent et je ressors. Je trouve facilement quelques rues plus loin un petit déjeuner copieux que je ramène à l'école. Filip se réveille, l'odeur sans doute du lait chocolaté. Nous nous remémorons un peu la guerre de la nuit, nous enterrons les corps de nos ennemis, et nous parlons des prévisions de la journée. Aujourd'hui nous allons à Port-Bou, en Espagne. Nous allons passer par Collioure chez Nora, ma future belle-sœur. Le soleil enflamme le bleu azur du ciel au-dessus de nos têtes, doit être midi. Nous passons le portail et retrouvons la rue. La route de Perpignan est à deux bornes et le soleil à qui on a fait la fête ce matin est un bel enfoiré finalement. Les sacs sont lourds. Si nous devons les trainer tout l'été, ça va pas être une partie de plaisir... Enfin nous atteignons ce feu que nous cherchions. De là, deux voies se rejoignent, les voitures sortant de Nîmes et celles parvenues du Nord. Je m'occupe de ces dernières, Filip des autres. Un petit quart d'heure et Filip convainc une femme de nous emmener jusqu'un peu plus loin parce qu'elle pense que nous sommes mal placés et

qu'elle connaît un endroit...comment dirais-je...plus souriant. Elle nous laisse à l'embranchement d'une part, de la nationale, de l'autre, de l'entrée de l'autoroute. On ne sait pas trop où donner du pouce mais nous sommes assez vite fixés. La gendarmerie vient de fermer l'autoroute, des gros policiers sur de grosses motos font circuler y'a rien à voir. Nous restons parqués près du feu et quand il passe au rouge, nous tamisons le flux des voyageurs dans leurs voitures. Filip est en forme ce matin. 2 / 0. La balle au centre. Un barbu nous invite à prendre place dans sa GTI de golfe. Il peut nous emmener à Argeles, c'est à 250 kilomètres d'ici et à 12 de Collioure. Nous allons enfin pénétrer le pays du soleil comme ils disent à la radio. Le barbu n'est pas n'importe qui. Figurez-vous qu'il est chasseur de têtes à son propre compte, c'est à dire qu'il est chargé par des entreprises à haute direction de trouver à travers le monde les individus correspondants le plus à la fonction vacante. Christian, c'est son nom, a le vice de l'interpénétration. Quand il te regarde il sait qui tu es, et son jugement semble lui apporter dans sa réflexion générale de l'être humain. Le long du voyage, Filip lui dévoile ce qu'il est, en peu de choses. A travers ce qu'il dit, Christian cerne facilement le personnage, ses parents, son but, sa volonté. Il veut rencontrer sa mère et la faire accéder à quelques postes moins dégradants. Jugez par vous-mêmes... Quant à moi, je ne triche pas non plus, du tout, je le laisse par ses questions m'interpénétrer comme son métier le pousse à le faire. Il conclut que nous sommes tous deux voués à une réussite certaine dans ce que nous entreprendrons, que tout dé-

pendra de notre audace et notre volonté. Quant à la chance qui nous poursuit, il ne trouve rien d'étrange à ça. Nous apprenons qu'il a une fille superbe, un vrai « petit lot » (son expression), même que c'est vrai sur la photo qu'il sort de sa boîte à gant. Il n'aime pas sa femme, il est quelque peu porté sur la chose, je l'ai lu dans ses yeux quand ils se sont rivés sur les gros seins de la serveuse brune qui les servait copieusement au comptoir d'un Burger King routier, où nous nous sommes arrêtés. Il nous paye à boire, à manger, il est franc et vrai, j'aime bien ce mec. Vers 16h nous atteignons Argelès-Ville et il nous invite chez lui. Je crois qu'il en est si fier qu'il tient par-dessus tout à ce que nous connaissions sa fille. Nous arrivons chez lui, il y a là sa femme, son fils et des mêmes adoptifs. Et enfin sa fille...Zzooorg...Derrière la maison massive, une grande piscine plantée dans le jardin, des coussins gonflables et gonflés flottent sur la transparence de l'eau. Nous discutons un peu, attablés devant des bières et la famille curieuse des nouveaux arrivants. Ils nous invitent à prendre une douche que nous ne refusons pas. Le reste du temps nous le passons près de la piscine à discuter de choses et d'autres. C'est un plaisir de parler avec Elle, petite brune qui plante ses yeux noirs au fond des tiens. Tant que j'en suis à Beinex, elle est la copie parachevée de Béatrice Dalle. Lèvres charnues, nez aquilin, un corps de rêve...Je ne suis pas long à fantasmer en présence d'un tel spécimen féminin...Non, je déconne. Quoique...Nous faisons aussi un petit tour dans Argelès et nous commençons à ressentir l'air des vacances et le calme dans l'estomac. Le soir,

Christian nous invite à dîner chez lui, et pourquoi ne pas passer la nuit ici ? son fils nous prête sa tente et nous la plantons dans le jardin, après un repas riche en impressions concernant les liens qui unissent les membres De cette étrange famille. Pendant le repas, je finis un peu contrarié à cause de sa fille qui tient dans sa main la main d'un autre mec arrivé là. Si encore, il méritait par son remarquable panache la princesse blonde, euh...brune, je ne dirais rien. J'avoue je suis jaloux, mais c'est à cause de lui. C'est un petit mec, BCBG, sans style, un de la race des non-race, en bermuda, des chaussettes de sport et des collèges aux pieds, une petite chemisette sans manches, à rayures, et un pull-over sur les épaules, une bague au doigt, non deux, une chaîne en or autour du cou, enfin son visage, long et difforme, des cheveux grassement blonds qui tombent en mèches dans ses yeux noirs inexpressifs. Bien qu'elle soit belle, elle a des goûts plutôt choquants...Non ? elle doit faire le remake de la belle et la bête ! Qu'est-ce qu'il a ce mec ? Je ne l'ai pas vu sourire, ni lui parler avec un semblant d'intérêt. Et son silence cache-t-il un bouillonnant cerveau ou un gouffre sans fond ? Bah ! Après tout ça ne me regarde que dans la mesure où j'ai perdu l'appétit. Je cesse ce débat qui n'a pas de raison d'être. Tu te crois mieux peut-être ? (Oui)

Après la plantation du lit, c'est à dire la tente, nous sommes figés par la beauté de l'éclairage de la piscine quand vient la nuit. Vous auriez dû voir aussi le décor du soleil qui se couche par-delà des montagnes devant la maison. La famille nous laisse, les uns sortent, à cause que c'est Samedi (prrrt !). Les autres vont se coucher.

Christian nous laisse un gros magnétophone et nous écoutons Bauhaus. Seuls, près de la tente, les coussins flottants nous invitent à nous asseoir et nous nous asseyons. Le ciel est étoilé au-dessus de nos têtes. Ah... Le bonheur d'une cigarette sur des coussins d'air en pleine piscine, quand Bauhaus glisse ses mélodies sur les ondulations de l'eau. Nous finissons par faire la guerre sur nos montures sauvages, c'est au premier qui noie l'autre. On se noie tous les deux, crevés de rire, je bois la tasse et je crache en me marrant tu vois le tableau. Nous pataugeons bien une heure dans l'extase de l'eau bleue. C'est pas à Paris qu'on pourrait faire ça ! Ce soir nous avons fait mieux qu'hier. Qu'est-ce que sera demain ? C'est drôle, mais j'ai la conviction que depuis notre départ, nous sommes suivis de près, pris en charge par un être supérieur, celui dont nous pouvons croire qu'il est le maître des destins, maître de la mort et de la vie, administrateur des joies et des souffrances. Je ne crois pas en Dieu, il s'impose de lui-même. Plutôt sous la forme d'un esprit bienveillant. Demain me fera démentir peut-être ? Peut-être pas...

## DIMANCHE 2 AOÛT

Parlez-moi des tentes...Des fours oui ! Du charbon, du feu, des braises ! A 8h00, la température est insoutenable. Je viens de faire un cauchemar et la température ambiante de la fin est la même que dans ce four. Il y a des coulisses et des couloirs, des acteurs ont la fièvre et se concertent, les spectateurs hurlent sur les gradins et frappent du pied le parterre carrelé. Les trois coups décisifs, une porte s'ouvre et nous entrons en scène. Dans la lumière bleue je reconnais la piscine, les spectateurs au-dessus maintenant nous encadrent, les visages tendus et inquiets. Nous sommes acteurs et nous jouons une scène, je ne sais plus bien quels sont les rôles. Mon père est là, habillé en péplum romain, et ça lui va pas. Mado est là aussi, et Jojo le grand-père ? Il y a aussi la fille de Christian très belle, et des amis de tous bords et de chaque instant. Puis j'ai un rôle très particulier. Je me retrouve nu et tourne autour de la piscine, et ça me gêne notamment vis-à-vis d'Elle, et puis je dois bander pour la scène (?). A plusieurs reprises, je demande pourquoi je dois tenir ce rôle ? Je me tourne vers le public, mais je vois dans leurs regards vice et désir. C'est ton rôle me dit-on. Point. L'image s'estompe. Je me retrouve en coulisse, mon père est devant moi. Il me dit : « Ecoute fils, je vais te faire gagner beaucoup d'argent, tu m'en prêtes ? »... Et de nouveau cette piscine... et voilà que ma main me soulage, je me masturbe, la foule est déchaînée, les acteurs disparaissent et je reste